

TOUS LES 5 JOURS.

HUIT
gravures par mois.

Pour 3 mois :

Paris,	9 »
Départ.,	9 50
Étranger,	10 »

avec une Couverture
50 c. en plus.



AU BUREAU,
Boulev. des Italiens,
N° 2 L.

ET LES DIRECTEURS
DE POSTES.

Les lettres et envois
d'argent doivent
être affranchis.

PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modes.

Lessalons, les théâtres, les galeries du Louvre, les équipages qui parcourent le bois, ne cessent de nous offrir mille modèles d'élégance, et c'est là, au milieu de toutes ces belles féeries qu'il nous faut aujourd'hui chercher les récits de nos modes. Là est l'asile consacré à ces productions d'élite, qui font la suprématie de cette élégance modèle que Paris sut toujours offrir à l'Europe. Là nous voyons ces cachemires des Indes, dont l'imitable beauté rappelle à tous les amateurs du luxe le nom de Rosset, nom qui comporte à lui seul toutes les richesses de l'Asie. L'Asie, coquette et splendide qui nous a donné ces tissus merveilleux, dont Rosset s'est approprié la plus heureuse quintessence, et les plus beaux de ces flots de perles et de pierreries, dont Pradher a su si magnifiquement parer nos cheveux et nos bras. C'est bien en effet dans le cachemire, le bracelet et la dentelle que se résume le luxe le plus aimé aujourd'hui, et dans l'intérêt de ce qui est tant aimé, nous reviendrons à vous dire que la mai-

son Rosset s'est encore agrandie d'une nouvelle collection de cachemires des Indes dont la beauté surpasse tous les désirs. Nous ne pouvons trop énumérer non plus l'avantage de ce choix immense qui appartient à l'établissement que nous citons. Dans ce choix infini il se présente tant de ressources pour tous les goûts les plus baroques comme les plus délicats, les plus luxueux comme les plus simples, que nous ne connaissons pas de femmes qui ne soient revenues ravies, enchantées et décidées après avoir été visiter les salons asiatiques de la rue Vivienne, 48.

Et quant aux perles, aux pierreries qui nous ont conduite au nom de Pradher, nous dirons encore à ce sujet que Pradher a créé bien certainement les plus jolis bracelets que nous voyions cet hiver, et nous pouvons ajouter, ceux aussi que nous verrons cet été, car il n'y a pas de saison pour ce genre de bijoux qui se porte avec toutes espèces de toilette et est convenable à toutes les heures du jour. — Les bracelets ont aujourd'hui pris les formes les plus heureuses et les plus variées, grâce au talent de nos bijoutiers de premier ordre, et nous ne



connaissions rien de plus séduisant que les camées, les perles, les coraux montés par Bapt, Fossin ou Pradher; chez ce dernier surtout nous avons trouvé une création charmante, c'est celle d'un bracelet formé par un riche cordon d'or, qui, après avoir fait deux fois le tour du bras, revient former au-dessus de la main un joli nœud terminé par des glands; cette fantaisie est d'autant plus gracieuse qu'elle sert à deux fins, et forme, lorsqu'on le désire, un délicieux collier autour du cou.

Beaucoup de bracelets ont, du reste, des formes représentant un nœud soit en or, soit en pierreries. Il en est d'autres aussi chez Pradher* qui offrent un laçs, c'est-à-dire qu'un double cercle d'or s'entrelace sous une attache de pierreries ou d'or travaillé. Les attaches pour garnitures de robes de bal forment toujours l'ornement le plus noble, le plus distingué d'une toilette de bal; nous avons admiré dernièrement une simple robe de crêpe blanc, dont le double rang d'Angleterre placé en tablier sur le devant du jupon était séparé par intervalle par des attaches en grenats entourées de perles. Les draperies des manches et du corsage étaient entourées de même. Cette robe, d'une élégance délicieuse, avait été composée par Camille, et prenait un rang heureux parmi les charmantes parures qui sont sorties de ce célèbre atelier. Camille est en possession de diriger la mode dans ses recherches les plus délicates, les plus distinguées, car elle comprend la mode en artiste et a le tact le plus merveilleux pour l'appliquer, selon la tournure et la physionomie des femmes qui se confient à son remarquable talent. —

— Avec non moins d'éloges nous pouvons citer le goût exquis que M^{me} Doucet a apporté dans la composition de plusieurs superbes trousseaux qu'elle a fournis cette semaine. — Une robe toute en points d'Angleterre, garnie d'un haut volant ne descendant que jusqu'aux genoux, était placée

sur une robe de satin lilas pâle, garnie d'un volant d'Angleterre qui prenait juste à l'endroit où s'arrêtait le volant de la robe de dessous. On comprend tout ce que cette toilette avait de léger, d'élégant, de riche, de diaphane. C'était une de ces beautés de premier ordre telle qu'on en trouve chez M^{me} Doucet*, et qui vous éblouissent tout en même temps qu'on est enchanté de mille objets charmants qu'on voit dans ce même magasin; témoin surtout les Berthes et les pagodes en guipures, en Angleterre, en Malines, enfin en tous les genres de dentelle quel'on peut s'imaginer, et qui sont toutes à la mode aujourd'hui, puisqu'une femme élégante ne peut avoir moins d'une demi-douzaine de garnitures de Berthes et pagodes de tous points diverses, et qu'elle varie selon la robe qu'elle adopte. —

— La vogue s'est déclarée pour M^{me} Séguin, en même temps que M^{me} Séguin est venue prendre le rang qui lui était dû dans la mode; l'heure était bien réellement arrivée où ce talent remarquable, ce goût délicieux, ces efforts toujours renaissans, et toujours couronnés de succès, devaient être adaptés au théâtre digne de tant d'avantages réunis. Depuis long-temps, l'élégante clientèle de M^{me} Séguin la sollicitait de donner un plus brillant essor à ses modes, car le mérite *seul* est peu à Paris, s'il ne s'encadre pas dans des alentours qui le fassent valoir. C'est pour répondre à cette exigence de la société que M^{me} Séguin a transporté toute la fraîcheur, la grâce, la nouveauté de son goût dans ses nouveaux salons de la rue Neuve-des-Petits-Champs, 60, et à peine installée dans ses nouveaux salons, que le monde élégant y est arrivé en foule, que les demandes venaient des plus brillantes cours étrangères, que la jeune artiste trouva de plus nouvelles et de plus belles inspirations, et qu'enfin la jalousie silencieuse lorsque le mérite est inconnu, se réveilla envieuse et mordante aussitôt

* Rue Richelieu, 104.

* Rue de la Paix, 17.

queses premiers succès eurent retenti dans la société élégante. Mais M^{me} Seguin a droit de triomphe de tout, avec l'appui réel de son mérite, avec celui de tout ce monde distingué qui l'encouragea à prendre ce nouvel et bel établissement. Déjà nous le savons, le succès a justifié cette détermination, et sans énumérer les choses ravissantes qui ont été fournies par M^{me} Seguin depuis peu de jours, nous citerons une création délicieuse, toute pleine de nouveauté et de goût, que le monde élégant a spontanément intitulée chapeau Louis XIII, et dont la dénomination se rapporte parfaitement aux modes de cette époque. C'est une des plus jolies coiffures qui paraîtront cet hiver dans nos salons, et l'on s'empresera de se parer de cette nouveauté, lorsque tout ce qui est nouveau semble être épuisé.

— Ces plaisirs sans cesse renaissans, ces bals qui ne finissent jamais, ces toilettes que l'on renouvelle tous les jours, ces femmes qui se défraichissent et ces parures qui se fanent, nous font penser combien la lotion de Gowland* doit être activement employée dans toutes ces recherches par lesquelles une femme perpétue ses charmes et conjure les effets des fatigues et des veilles. Quant à la fraîcheur des toilettes, elle est moins difficile à réparer, car les corsets de M^{me} Clémançon ont, eux, l'avantage de ne jamais se déformer et de vous maintenir gracieuse et élégante jusqu'à l'extrémité de votre vie de jolie femme. Nous la trouvons à ce titre doublement recommandable, car le plus grand mérite n'est pas de paraître *bien* le premier jour du succès, mais de paraître *encore bien* et mieux peut-être au moment du déclin de la beauté, comme au déclin d'un bal, comme au déclin des jeunes ans... Trop heureuse celles qui, grâce aux prestiges de M^{me} Clémançon**, ne verront jamais le déclin de leur grâce!

* Place de la Bourse, 27.

** Rue du Port-Mahon, 8.

— Du reste, point de trousseau possible aujourd'hui si l'on n'y adjoint quelques jupes en *Crinoline-Oudinot*. Et comment en serait-il autrement, maintenant que l'effet charmant de ces jupons est tellement reconnu, qu'on distingue tout d'abord la femme qui en est revêtue, tant sa toilette acquiert de grâce et d'élégance? Ces jupons qui soutiennent si légèrement la robe ont cependant assez de consistance pour empêcher qu'elle s'aplatisse sur aucun point; et soit que l'on se trouve dans la foule, soit que la pression du fauteuil imprime des plis à votre robe, tout cela se trouve rétabli spontanément par la redondance de la crinoline qui soutient constamment la robe au même degré de plis, de contour et de fraîcheur.

LES DERNIERS BALS.

Ces dernières fêtes qui ont eu lieu ces jours passés par cette saison où de par le calendrier on ne devrait plus songer aux plaisirs, aux danses et aux mascarades, ont été des plus brillantes et des plus animées; on dirait de ces belles et élégantes jeunes femmes qui arrivent à la fin d'une fête durant laquelle tout le monde s'est demandé la cause de leur absence; reines de beauté et de coquetterie, sourieuses et décolletées, qui se font jour à travers la foule, et qui tout-à-l'heure auront disparu, ne laissant que le souvenir parfumé de leurs blanches épaules et de leurs pieds d'enfant. Ainsi, c'était la semaine passée seulement qu'avait lieu un bal masqué qui tous les ans marque dans les fastes du carnaval, et par son luxe, et par la gaieté qui y règne, et par la splendeur et l'originalité, et par le monde distingué qui en forme le noyau, et enfin par les maîtres de la maison; l'un étant tout simplement un des plus grands artistes de ce temps-ci, l'autre une des plus élégantes et des plus gracieuses femmes de Paris.

Vous avez déjà nommé M. Pradier, l'il-

lustre statuaire dont nous avons tous été admirer l'urne funéraire, une des plus remarquables, si ce n'est la plus remarquable chose de ce salon.— Eh mon Dieu ! ce salon de 1840, que l'on s'applique à tant déprécier, n'aurait-il que cette urne et les deux plâtres qui l'avoisinent, que cela suffirait, quant à la sculpture, pour en faire un salon supérieur à bien d'autres.

Mais ce n'est ici ni le lieu ni le moment de parler salon et beaux-arts. Il s'agit du bal costumé qui avait convié la semaine dernière l'élite du monde intelligent dans les beaux et vastes salons de M. Pradier; car à ce bal tout ce qui tient une plume, taille le marbre, anime la toile, ou construit les palais, ces hommes d'élite, en un mot, qui font la gloire de nos arts et de notre littérature, étaient accourus, joyeux et élégans, revêtus de leurs travestissemens les plus spirituels et les plus originaux.

Il est vrai de dire que M^{me} Pradier préside à ces brillantes solennités avec autant de grâce que d'esprit, de laisser-aller que de tact et de bon goût. La première, elle donne l'exemple de l'aimable causerie, de la gaieté et de l'élégance.— Son costume était en effet le plus ravissant qu'il soit possible d'imaginer.— La jeune et belle Arménienne qu'elle était, elle portait avec une grâce indicible une magnifique robe de moire blanche à larges lignes pourpres. Les deux manches tombaient flottantes, doublées de satin bleu pâle, et laissaient sortir ses deux beaux bras nus jusqu'au poignet, car là s'étageaient une suite de bracelets tous plus ravissans les uns que les autres.— Le corsage de la robe était collant, fort décolleté et ouvert sur le devant de manière à bien faire ressortir un corsage de dessous en drap d'or, plus juste et plus montant.— Autour de la taille était jetée une large écharpe flottante, en soie ponceau et or. La coiffure était la plus simple, mais la plus originale et la plus gracieuse chose du monde.— Les cheveux en bandeaux et les tresses ramenés sur le derrière de la tête, et tour-

nant autour d'une petite calotte grecque, dont le fond était étincelant de broderies d'or, et du centre de laquelle s'échappait une longue houppe de soie noire et or qui tombait en flottant sur les épaules.

Il y avait cent autres costumes charmans. La jolie M^{me} B...d, en paysanne, à jupon de velours et de satin, était ravissante de grâce et d'élégance.— M. B...d, lui, était en Lappon; après ses dernières excursions au Spitzberg, la chose était toute naturelle.— M D... et ses fils avaient aussi de ces bizarres costumes du nord de la Norvège.— Le quadrille où M. J...y, le grand coloriste, dansait en garde national de la banlieue, en face de M. D...t en sauvage classique, et de M. Le P...n en sauvage apprivoisé, était toujours entouré d'un cercle d'admirateurs. Il est impossible, en effet, d'être plus gai et plus comiquement spirituel.

M^{me} V...l, la jolie cantatrice, était une adorable fermière, et M^{me} Bo...r, la gracieuse et digne femme de ce grand coloriste, coloriste et spirituelle artiste qu'elle est elle-même, ressemblait à une de ces poétiques et brillantes créations de Paul Véronèse.— M^{lle} M...è L...n, la fille de l'illustre tragédien, jeune et laborieuse artiste dont nous admirons l'œuvre au salon de cette année, était une bien belle et bien élégante sultane.

Les mousquetaires, les gardes françaises, les cheval-légers, le siècle de Louis XV, en un mot, avaient un énorme succès. Les costumes de caractères et les costumes authentiques étaient des plus variés et des plus remarquables.

Oui, c'était là une bien belle et bien joyeuse fête; le dernier mot de ce long et fringant carnavai de 1840.

SALON DE 1840.

(2^e ARTICLE.)

Depuis dix ans que les expositions de peinture sont annuelles, il n'en est pas une dont l'ouverture ait fait moins de sen-

sation que celle-ci. Et d'où vient, cette fois, l'indifférence du public? Est-il blasé sur un plaisir qui lui est offert si régulièrement? Trouve-t-il que dans ce salon de 1840 il n'y ait aucune œuvre digne de son intérêt, de sa critique ou de sa louange? Or, nous savons trop la nature du public parisien, pour croire à la première de ces suppositions; quant à la seconde, le contraire est de toute évidence : car au point de vue purement artistique, sous le rapport de l'exécution matérielle, cette exposition n'est inférieure à aucune de celles qui l'ont précédée. Le salon de 1840 n'est donc pas *faible*, comme beaucoup se plaisent à le dire; il est *insignifiant*, et voilà tout le malheur.

Il est insignifiant, en ce qu'il n'est pas un seul tableau dont le sujet arrête et captive le public. La foule se promène, et elle critique tant bien que mal au lieu de s'émouvoir.

Il est insignifiant encore, en ce que la plupart des noms populaires ne figurent pas sur le livret. Qu'a exposé M. Horace Vernet? — Rien, il est en Orient. — Et M. Paul Delaroche? — Rien, la fresque de l'École des Beaux-Arts l'occupe exclusivement? — Et M. Ary Scheffer, et M. Ziegler, et M. Decamps, et M. Roqueplan, et M. Decaisne, et M. Biard?... Rien!!

En entrant dans le grand salon carré, le premier tableau qui frappe vos regards, est la *Bataille de Waringen*, de M. de Keyser. Ce jeune artiste jouit déjà d'une grande réputation par toute la Belgique, et pour se faire connaître en France il ne pouvait avoir un début plus brillant que cette *Bataille de Waringen*. Cette toile n'a pas moins de dix mètres sur huit; la hardiesse et l'habileté avec lesquelles M. de Keyser a su comprendre et peindre cette vaste scène lui assigneraient chez nous un rang distingué parmi nos meilleurs peintres de batailles. Le ton général de ce tableau est fin et brillant; on comprend que M. de Keyser a étudié la peinture à

Anvers, et, que toujours sous l'influence de Rubens, le grand prince de la couleur, il a trouvé le secret de quelques-uns de ces tons puissans et lumineux du peintre de la *Descente de croix*. Le reproche qui est généralement adressé à la peinture de M. de Keyser est de manquer un peu de solidité et de puissance.

A côté de cette bataille se trouve la *Justice de Trajan*. C'est dans un passage du Dante que M. Delacroix a puisé le sujet de cette vaste composition. Trajan est à cheval; il sort de son palais revêtu de la toge impériale et entouré de tout le faste des empereurs romains. Une femme se précipite à travers le cortège, et se jette aux pieds de l'empereur, qui lui fait rendre justice pour le meurtre de son fils. Dans cette nouvelle composition de M. Eugène Delacroix, on retrouve toute la fougue, toute la poésie de l'auteur du *Massacre de Scio* et de *Médée*. C'est toujours cette même couleur vraie, énergique, brillante, ces mouvemens hardis, ces draperies si magnifiques de style et de couleur. On a reproché à M. Delacroix certaines négligences de dessin; nous ne nous arrêterons pas à ce reproche, il faut accepter les peintres comme ils sont. M. Delacroix est un artiste tout d'inspiration, et chez lui la verve, le sentiment de la couleur et de l'expression, l'entraînent souvent dans des erreurs de style et de dessin. M. Ingres, au contraire, sacrifie totalement la couleur à la forme. Il est aussi puéril de toujours critiquer M. Delacroix sur son dessin que M. Ingres sur sa couleur. Il ne faut pas demander aux artistes d'être autres que ce qu'ils sont. Et, certes, M. Eugène Delacroix est un homme assez supérieur pour briller par ses propres qualités sans trop faire regretter celles qu'il n'a pas.

On dit que M. Eugène Delacroix avait présenté trois autres toiles qui ont été refusées par le jury!.....

Le *Dix-huit brumaire* de M. Bouchot est un tableau d'un aspect assez monotone,

et avec un tel sujet il était difficile, pour ne pas dire impossible, qu'il en fût autrement. Ensuite le général Bonaparte n'est pas vrai, historiquement parlant; son maintien n'est pas celui qu'eut à cette heure solennelle le général de l'armée d'Égypte, son costume et sa coiffure ne sont pas non plus fidèles. Somme toute, cette scène est un peu froide; elle a néanmoins de grandes et sévères qualités de peinture, et atteste que M. Bouchot possède à fond toutes les ressources de son art. Mais nous attendrons toujours le pendant aux *Funérailles de Marceau*.

La *Mort du président Brisson*, de M. Hesse, est une scène terrible; mais il y a dans toute l'exécution de cette composition une certaine froideur qui nuit à l'effet. On regarde, on se demande ce que cela est; le livret vous raconte un affreux assassinat, vous regardez de nouveau, et vous passez au tableau suivant sans aucune autre émotion.

M. Foggo de Londres, a exposé un immense tableau des *Funérailles de Parga*. C'est, pour ainsi dire, une sépia colossale.

L'*Ouverture des états-généraux*, de M. Couder, soulève les opinions les plus vives et les plus opposées; à notre avis, ce tableau ne saurait être jugé si sévèrement, et surtout d'une manière si absolue. Ce tableau a été peint au palais de Versailles, et pour la place qu'il y occupe. C'est une peinture qu'il faut voir dans son jour et du point de vue convenable. Et à Versailles, seulement, dans la salle des états-généraux, on pourrait juger sérieusement l'œuvre de M. Couder. Toujours est-il que c'est de la peinture savante et habilement entendue comme décoration, comme effet général. Quant à la composition, c'était une disposition toute d'étiquette, et le goût de l'artiste ne pouvait rien contre l'histoire, les localités, les costumes et le cérémonial.

Il n'y a aucune grande bataille pour le musée de Versailles. Les tableaux de ce genre destinés aux galeries historiques sont

de petite dimension, mais non pas sans mérite. Ainsi nous citerons la *Bataille d'Hondschoote*, de M. Bellangé, dont nous aurons occasion de reparler à propos de ses gracieux tableaux de genre. La *Bataille de Toulouse*, de M. Beaume, dont nous reparlerons aussi au chapitre des meilleurs tableaux de chevalet. Le *Passage des Portes de Fer*, de M. Dauzats. Le paysage est traité avec cette habileté et cette puissance de couleur qui caractérisent les œuvres de M. Dauzats. Les soldats sont fort spirituellement touchés, et puis toute cette scène se comprend à merveille; on apprécie parfaitement la hauteur des rochers et les périls que court une armée sur le bord de ces précipices; aussi y a-t-il toujours foule autour de ce tableau. *Louis XV visitant le champ de bataille de Fontenoy* est incontestablement une des œuvres les plus remarquables de ce salon. Le double effet de lune et de flambeau est admirablement rendu; les costumes sont d'une parfaite exactitude, et le premier plan, couvert de débris et de cadavres, donne à tout ce tableau quelque chose de terrible et de solennel, de coquet et de grand seigneur. C'est bien là une grande bataille; mais on comprend que ces héros étaient les beaux et fringans gentilshommes de Versailles; ils viennent de porter là un rude coup; mais c'était toujours avec leurs épées damasquinées et leurs manchettes de dentelles, et leurs cheveux poudrés et leurs talons rouges. M. Philippoteau a bien compris cette poésie du dix-huitième siècle. Le roi est bien posé; il y a sur ce front victorieux l'expression d'une noble et touchante douleur. Il montre au jeune dauphin les funestes conséquences de la victoire, et lui conseille de ne pas trop aimer la guerre. Louis XV ainsi est réellement et dignement l'arrière-petit-fils de Louis XIV.

LODWIG.



N° 35.

1840.

L'Oriflamme des Modes,

Journal du Grand monde et du Commerce.

à Paris, Rue du Faub. Montmartre, 33. (Ecalier B.)

*Coiffures d'Aubin, r. M. S. Catherine, 3. fleurs de Millery, r. Mesnars, 12. Robes de M^e Sedille, couturière.
 le Ch. français, B. et B. Nouvelle 31. Corssets de M^e Muller, r. hauteville, 14. Sous-jupes à tournure, r. Mont
 martre, 182. Gants de la Maison Irlande, q^{ue} Montpensier, 28. Chaussures de Muller, q^{ue} S. Marc, N° 21.
 Panoramas.*

À Bruxelles, chez de la Paillie 52.

Ayuntamiento de Madrid

-86

-97

20

A

pas

vell

en

a m

Et

réu

qu'

lu,

qui

des

vou

la c

à la

plu

184

tion

ave

plu

de p

rell

Lou

pap

tex

C

que

ave

sie

coll

phi

ma

par

ble

I

MUS

M.

dai

I

LA

.

0000

0000

0000

0000

0000

0000

D

cher

Album du Salon de 1840.

A propos de ce salon de 1840, je ne puis passer sous silence une publication nouvelle dont le succès nous paraît certain à en juger par l'empressement que le public a mis à en accueillir les premières livraisons. Et le moyen qu'une telle publication ne réussisse pas? C'est plus et c'est bien mieux qu'un feuillet; car le feuillet n'en a pas, que vous reste-t-il? Et même pour vous qui ne vivez pas à Paris, ce grand centre des grands artistes, quelle idée pouvez-vous avoir de ces œuvres qui ont inspiré à la critique ses pages les plus éloquentes ou à la poésie ses strophes les plus belles et les plus entraînantes? *L'Album du salon de 1840* offrira à ses souscripteurs une collection de charmantes lithographies exécutées avec le plus grand soin par nos artistes les plus habiles, d'après les principaux ouvrages de peinture, sculpture, architecture, aquarelle, gravure et lithographie exposés au Louvre. Ces lithographies, tirées sur beau papier grand in-4°, sont accompagnées d'un texte par M. Jules Robert.

Cet ouvrage paraît par livraison*; chaque livraison contient deux lithographies avec le texte qui les accompagne. Plusieurs fois déjà on a tenté de faire de ces collections de gravures ou de lithographies sur les expositions du Louvre; mais jamais il n'a été rien publié d'aussi parfait, d'aussi complet, d'aussi remarquable au point de vue littéraire et artistique.

La première livraison a donné: le *Ramus* de M. Robert Fleury, et le portrait de M. BARRE père, le célèbre graveur en médailles par M. Amaury-Duval.

La seconde a donné: LE RENDEZ-VOUS DE LA CHASSE, par M. H. Garneray, et LES

* Chez Challamel et Co, éditeurs, rue de l'Abbaye, 4. Giroux, rue du Coq-Saint-Honoré.

Sussex frères, place de la Bourse.

Rittner et Goupil, boulevard Montmartre.

Auber, galerie Véro-Dodat.

Dans tous les dépôts de publications pittoresques, et chez tous les libraires et correspondants de l'étranger.

TROIS AMOURS POÉTIQUES, par M. Louis Boulanger.

Nous avons été assez heureux pour voir quelques-unes des lithographies qui vont former les prochaines livraisons, et dont plusieurs ont été exécutées par les auteurs mêmes des tableaux, et nous pouvons assurer que toutes sont dignes des quatre que nous venons de citer; c'est assez faire leur éloge. D'ailleurs, M. Challamel, qui est tout à la fois un artiste distingué [et un homme de goût et d'esprit, suivra cette profession de foi qu'il a mise en tête de sa publication, et qui résume simplement et noblement le but qu'il s'est proposé.

« L'amitié ou l'antipathie, et quelquefois même la haine, n'ont que trop souvent présidé aux revues critiques des expositions de peinture. Quant à nous, notre seul but en publiant cet Album, est de mettre sous les yeux des amateurs des beaux-arts et des étrangers, les plus belles productions des célébrités artistiques de la France.

« Artistes nous-mêmes, nous espérons servir la cause des artistes, auxquels nous dédions cet ouvrage. »

L...

Littérature.

UN DERNIER SOUVENIR.

Non, ce ne peut être un dernier souvenir de l'auteur, ce livre charmant, plein d'intérêt, de sensibilité, de délicatesse et d'esprit, ce livre qui recueille en ce moment tant de succès dans nos salons, tant d'émotion chez les femmes, tant d'admiration dans tout ce monde intellectuel! — Non, ce ne sera point un dernier souvenir jeté à la société, ce roman délicieux, où se révèlent toutes les richesses d'un esprit et d'un cœur qui ont beaucoup observé; car, à travers cet adieu fantastique, nous apercevons encore trop de perles qui

S'épandent pures et limpides, trop de diamans qui scintillent, trop de fleurs dont les doux parfums ne se sont point encore dissipés; il y a trop de toute cette verve brillante et fleurie dans la jeune imagination de M. de Bazancourt, pour qu'il nous soit permis de craindre que son *Dernier souvenir*, soit une dernière faveur offerte à cette société, dont il a si bien dépeint les tristesses et les joies dans leur plus intime délicatesse.

Que ce roman délicieux se propage donc dans tous nos boudoirs, dans nos cercles les plus animés, dans nos asiles les plus recueillis: partout il plaira, partout il trouvera de jolis doigts rosés prêts à tourner ces feuillets où s'arrêtent tour à tour des larmes ou des sourires; quelquefois aussi un double intérêt viendra présider à ces louanges, peut-être à ces critiques, car M. de Bazancourt est un de ces hommes sur lesquels le monde se plaît à déverser toutes ses capricieuses célébrités, un de ces hommes que la mode et les arts prennent sous leur patronage, répandu dans tous les mondes, aussi brillant dans les cercles pompeux de l'aristocratie, que simple et piquant dans la société artistique, aussi heureux dans l'épigramme que dans la flatterie. Tour à tour l'homme aux grandes façons ou l'homme au spirituel entraîne, il n'est pas moins aimable en ramassant l'éventail de la noble dame qu'en jouant avec le mouchoir de dentelle de la jeune artiste à la mode. A celle-ci le mot respectueux, à celle-là le fou propos, à toutes ces lignes charmantes qui viennent tomber dans la publicité des feuilletons, et qui nous font regretter que l'espace s'oppose à l'analyse du *Dernier souvenir*. — Plus d'une aurait aimé à connaître comment M. de Bazancourt sait traiter les différens amours de la société; plus d'une..... Mais nos colonnes nous manquent, qu'il nous suffise donc de renvoyer

nos lectrices à la lecture même de l'ouvrage en leur assurant qu'elles y trouveront tous les élémens qui pourront le plus intéresser leur esprit et leur cœur.

A ce Numéro sont jointes les planches 1622 et 1623.

LE PUNCH PRÉPARÉ pour soirée a, dans ce moment, la plus grande vogue dans tous les salons de Paris, et ce nouveau succès était digne de la maison du *Fidèle Berger* (rue des Lombards, 48 et 46), où il se trouve dans toute sa perfection la plus recherchée. Chacun peut apprécier l'avantage de ce nouveau genre de punch, dont on peut faire sa provision à l'avance, et qui ne donne nul embarras de préparation ni de service; c'est enfin un punch spontané et délicieux, que l'on a sous la main, et qui est bien certainement une des plus heureuses et des plus commodes innovations de nos usages. — Aussi le *Fidèle Berger* y a-t-il trouvé un suffrage unanime à ajouter à son ancienne et brillante réputation.

— L'empressement avec lequel l'EAU ET LA POUDRE ANGLAISES du docteur Z. Addison ont été accueillies par le monde élégant, a fait place, à juste titre, au succès de vogue éclatant que nous nous plaisons à constater. Les principales propriétés de cette importation consistent à conserver aux dents leur blancheur primitive, à éloigner les principes malfaisans, et empêcher les progrès de la carie en affermissant les gencives. — Les dépôts sont à Paris, chez GESLIN, place de la Bourse, 12.

EKMELECK D'ARABIE, pour embellir la peau, enlever les taches, les éruptions; composée d'après la formule des premières célébrités médicales. — S'adresser chez NAQUET, breveté, Palais-Royal, 132. On trouve à la même adresse les nouveaux parfums de FLEUR DE LA REINE et GERANIUM.